

Dix ans plus tard

Au mois de novembre 1902, Annette Vénies, qui avait, à cette époque, un peu plus de neuf ans, travaillait auprès de sa mère, lorsque celle-ci porta vivement la main à son cœur et balbutia :

— Qu'est-ce que j'ai ?... Mais qu'est-ce que j'ai donc ?

Elle était toute pâle. Ses lèvres tremblaient. Et elle paraissait éprouver une douleur intolérable.

Annette, terrifiée, lui dit :

— Maman... maman... Qu'y a-t-il ?

Mais sa mère, dont la tête penchait peu à peu, et dont la pâleur devenait effrayante, articula, avec un effort désespéré :

— Annette... Ecoute... Au mois de juillet... n'est-ce pas ?... en 1901... le 24 juillet... dans neuf ans... à Gisors... le jardin du vieux château... n'oublie pas... Elle ne put achever. Sa bouche émit encore quelques syllabes indistinctes. Puis son buste s'affaissa, et elle tomba, de côté, sur la table.

Elle était morte.

Annette vécut seule avec son père et la vie fut pénible pour elle, car M. Vénies était un homme maussade, violent, qui s'enivrait, et qui avait rendu sa femme fort malheureuse.

Elle ne comprit jamais pourquoi elle lui cachait les dernières paroles de la morte. Un instinct confus l'y obligea, et bien que ces paroles fussent mystérieuses et qu'elle passât des heures à se les répéter et à en chercher l'explication, elle les garda pour elle, comme les enfants savent garder certains secrets dans l'ombre de leur âme.

Une vieille bonne l'éleva. Elle suivait des cours dans un pensionnat de la petite ville qu'elle habitait, au Sud de la France. Et elle n'avait pas d'amies, étant de nature silencieuse, portée aux rêves, et sans besoin d'expansion. Son unique compagnie, en cette période mélancolique, fut sa mère, sa joie morte dont elle se rappelait la tendresse, les yeux doux et tristes, les cheveux blonds, et dont elle redisait souvent le nom vénéré, en l'accompagnant de mots affectueux.

— Maman... maman Louise... je vous aime... ma chère maman.

Et elle embrassait une petite photographie que ses larmes des premiers jours avaient un peu abîmée.

Ainsi s'écoula son enfance.

Elle perdit, à l'âge de quinze ans, son père. M. Vénies laissait des affaires embrouillées et beaucoup de dettes. Le passé fut assez important. Annette demeura sans un sou.

Il lui fallut travailler. Elle le fit avec courage, utilisant son goût et son adresse à la confection de lingerie fine. Elle cousait dans une petite chambre, obscure et froide. Sa vieille bonne l'avait quittée. Mais les journées ne lui semblaient pas longues, car elle parlait beaucoup avec sa mère, et elle continuait ainsi à vivre son existence de rêves, de rêves charmants, qui ne lui laissaient aucun tristesse, et qui l'aidaient simplement à voir, sous des couleurs roses et légères, ce qui était sombre, noir et lamentable.

Quand elle atteignit l'âge de dix-huit ans, à force d'économies et de privations, et malgré une longue maladie qui avait, une première fois, épuisé ses ressources, elle possédait une somme de cent cinquante francs. Fortune suffisante, puisqu'elle lui permettait d'exécuter un dessin auquel se bornait toute son ambition.

Le 23 juillet, de bonne heure, elle prit le train, munie d'un petit sac de voyage. Elle ne fit que traverser Paris, au matin du 24. Vers 11 heures, elle descendit à Gisors, vieille ville normande que dominent les vestiges d'une forteresse féodale.

Un beau jardin s'étend parmi les ruines et sur les douves combées, jardin paisible où l'ombre du passé rend plus épaisse encore l'ombre des grands arbres séculaires.

Elle s'y rendit après avoir déjeuné. Il n'y avait personne à cette heure, et elle erra lentement, curieuse et songeant au mystère de ces quelques paroles prononcées par sa mère agonisante. Allait-elle en trouver l'explication ? Ou bien lui faudrait-il renoncer à savoir, et le vœu de la morte resterait-il inexaucé ?

Quelques personnes arrivèrent, des vieillards qui s'assirent sur les bancs, des femmes qui tricotaient, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles.

Très vite, Annette se découragea. Quoi ? Que faisait-elle ? S'il y avait un acte à accomplir, quel était cet acte ?

— Maman, maman, murmura-t-elle, comme si elle eût imploré du secours.

Mais ses jambes fléchirent soudain, et elle dut s'asseoir. Il y avait en face d'elle un monsieur qui la regardait éperdument, avec une expression de stupeur et d'angoisse.

De loin, elle l'avait vu descendre d'automobile, entrer et se diriger vers les ruines. Et, voici qu'il était là, devant elle, indécis, douloureux.

Si étrange que fût la situation, Annette vivait dans un monde de pensées à peu normal, et elle s'attendait à des événements si extraordinaires que rien ne pouvait la surprendre.

Il balbutia :

— Oh ! Louise... Louise... Est-ce possible ? Vous voilà ici ?

Louise, c'était le nom de Mme Vénies. Annette comprit qu'il avait connu sa mère et qu'il était confondu de retrouver en la fille l'image même de la morte.

Après un moment de silence, surmontant son émotion, il s'assit à côté d'Annette, et lui demanda :

— Vous êtes sa fille, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il répéta plusieurs fois à voix basse :

— Annette... Annette... Puis il y eut entre eux un long silence, des questions muettes de la jeune fille :

— Où, j'ai connu votre mère. Ne vous a-t-elle pas dit mon nom ?

Marc Hélie...
— J'avais neuf ans quand elle est morte, dit-elle.

— C'est vrai... c'est vrai, fit-il. Mais alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Quelques mots qui lui ont échappé au moment de mourir... comme une sorte de recommandation qu'elle me donnait. Et je suis venue... sans savoir.

— Oh ! murmura-t-il, vous avez sa voix, vous avez ses yeux, vous avez son charme... Il me semble que c'est elle-même qui vient me rejoindre.

Il la regarda longtemps et, lui saisissant la main d'un geste doux, il reprit :

— Ce que j'ai à vous dire est très simple... Il n'est pas besoin de grandes phrases. Voilà. J'ai rencontré votre mère, il y a dix ans, dans cette ville où elle passait les printemps et une partie de l'été chez des amis, des amis à moi, qui n'habitaient plus Gisors. Elle y était venue seule, un peu malade déjà, les médecins ayant exigé qu'elle se séparât de vous... et de votre père.

— Oui, dit la jeune fille, je me rappelle...
— C'est donc ici que je la voyais. Et tout de suite je l'ai aimée. Votre mère était une femme très honnête, qui avait de ses devoirs un sentiment plus fort que tout. Mais elle n'avait pas de bonheur. Elle n'avait pas d'amour. Oui, puisqu'elle me prononça des paroles... Mais ce jour-là, Annette, ce fut fini entre nous. Elle partit. Oh ! l'heure de nos adieux, quel souvenir déchirant ! Nous nous promenaient dans ce parc, et je sentais si bien que c'était le bonheur de ma vie qui s'en allait, que c'était ma vie tout entière. Elle paraissait très forte, absolument maîtresse d'elle. Ce n'est qu'à la dernière minute qu'elle défaillit. Et je me rappelle les mêmes mots qu'elle devait vous dire ou à peu près :

— Dans dix ans, le 24 juillet, comme aujourd'hui, nous nous reverrons ici... Peut-être serai-je libre... et alors... alors...
Elle n'acheva pas sa phrase. Mais elle ajouta, quelques secondes après :

— Peut-être aussi ne viendrais-je pas... Mais venez quand même... je vous supplie de venir... même si vous ne m'aimez plus...
Avait-elle le pressentiment de sa mort ? C'est ce que j'ai compris, plus tard, en apprenant l'affreux nouvelle. Mais, avant cela, trois mois avant, elle m'envoyait une photographie qui vous représentait toutes deux, elle et vous, et, derrière le carton, il y avait la date : "24 juillet 1911." C'est tout, Annette. C'est tout ce qu'il y eut entre elle et moi, et c'est tout le drame de mon existence." Il se tut. A son tour, Annette lui pressa la main. Et il dit encore :

— C'est tout. Et je suis revenu chaque année, oui, chaque année, comme à un pèlerinage sacré, comme à un rendez-vous solennel qu'elle me donnait par delà la mort. Et j'attendais votre venue, ayant deviné la recommandation suprême qu'elle vous ferait de venir aussi et de vous confier à moi, si le destin ne vous favorisait pas. J'attendais, en surveillant votre vie de loin. J'ai su la mort de votre père. J'ai su votre ruine, votre misère. J'attendais, et vous voici...
C'était très simple, en effet. Ou du moins Annette le jugea de la sorte. Elle ne s'étonna point. Elle se trouvait, auprès de cet étranger, comme auprès d'un ami qu'elle aurait toujours connu. Et ce fut très simplement aussi qu'elle accepta de partir en sa compagnie et qu'elle accepta de le voir quand elle eut regagné sa demeure et repris son travail.

Pour lui, ce n'était pas seulement Annette que le destin lui envoyait, c'était la Louise d'autrefois, celle qu'il avait aimée et qu'il aimait encore. Et il ne savait pas au juste distinguer l'une de l'autre, l'amie douloureuse et grave, et l'amie plus jeune, plus souriante,

plus heureuse, qui, chaque fois, l'accueillait avec une joie plus visible.

Et le jour où il lui demanda sa main, Annette trouva très simple aussi de la lui accorder.

MAURICE LEBLANC.

Le Braconnier

L'aurore teintait à peine les cimes frissonnantes des hautes forêts de la forêt. Dans les taillis, les premières clartés, blanches encore, protégeaient les retraites furtives des animaux ; les oiseaux bavards pépiaient au réveil du jour.

Un frôlement prolongé troubla tout à coup leur joie quète ; un être humain, courbé en deux, rampait parmi les buissons.

Parfois, il s'arrêtait, se baissait d'un mouvement rapide et, de ses deux mains expertes, enlevait un lapin pris au collet. En deux secondes, la bête disparaissait dans une sorte de ceinture-sac roulée autour du corps de l'homme.

Brusquement, celui-ci s'aplatit dans un fourré et demeura tout à fait immobile, retenant son souffle.

A vingt pas de lui, la silhouette athlétique d'un garde se dressa, curieuse, attentive, resta un instant aussi sans bouger.

Puis, d'un pas délibéré, le garde marcha vers le braconnier, l'œil fureteur, la pipe aux dents, le fusil en bandoulière.

— Allons, Ledru, ne fais pas l'imbécile ! raila-t-il d'une voix sonore, réveille-toi.

Le braconnier obéit, sans paraître s'émouvoir.

— Encore pincé, reprit le garde, d'abord goguenard. T'as pas de veine, décidément.

— Parce que vous vous acharnez après ma peau, riposta Ledru, sur un ton de reproche amer.

— Comme tu t'acharnes après les lapins du marquis, mon garçon.

— Mais pas de discussion inutile. Dépose-moi ici ton butin et file sans te retourner.

— D'abord, je te révoque pour la dernière fois. Si je te repince, je te fourre entre les pattes des gendarmes ; t'as bien compris ?

— Roule ! maugréa Ledru, en déposant à ses pieds trois superbes lapins.

— Tiens ta langue ! menaça le garde, sans ça j'oublierais la pitié que ma fille m'a recommandé d'avoir pour toi, à cause de ta mère infirme et de tes petits frères.

Le braconnier crispé ses poings robustes, pâlit de colère contenue.

— Je ne veux pas de pitié, articula-t-il, les dents serrées ; surtout de la part de mamzelle Berthe ; ça m'humilie !

— Compris, mon garçon ; on connaît tes sentiments, beau garçon. Seulement, ma fille n'est pas pour un traîneur de bois comme toi.

— A savoir, elle ne me trouve pas déjoli à mal.

— Ta sotte, vociféra le garde, furieux tout à coup et se révoltant orgueilleusement contre tant d'audace. Taiss-toi, feignant, et file plus vite que ça !

En même temps, d'un geste réfléchi, il poussa rudement Ledru par l'épaule.

Le braconnier se retourna, un éclair de colère ou de haine dans les yeux, leva le bras comme s'il voulait frapper.

Le garde demeura impassible, disant seulement :

— Essaye !

Durant trois secondes, les deux hommes restèrent face à face, les regards ardents rivés l'un sur l'autre, prêts à la lutte.

Enfin, le garde reprit, l'accent résolu :

— Pour la dernière fois, va-t'en. Et n'oublie pas, plus de pitié maintenant.

— C'est bon, tu verras, répliqua Ledru, comme hanté d'une arrière-pensée mauvaise.

Puis, secouant ses épaules de jeune héros, il s'enfonça sous bois d'un pas ralenti, les mains dans les poches.

Une dernière fois avant de disparaître, il se retourna, toisa le garde.

Entre les deux hommes, il y eut un choc magnétique, quelque chose comme l'échange d'un serment de haine farouche.

Enfin invisibles l'un à l'autre, ils furent ressaisis par leurs pensées secrètes.

Jean Ledru sentit une profonde tristesse l'atteindre. Il rentrait au logis les mains vides du butin dont la vente eût assuré la subsistance de ses siens durant quelques jours.

Il habitait le hameau proche, dans une mesure en ruines, où sa mère, atteinte de paralysie partielle, s'occupait tant bien que mal à soigner ses trois jeunes frères : douze ans, neuf ans, cinq ans.

Le père était mort depuis quatre ans, après avoir vendu, lopin par lopin, toutes les terres qui constituaient autrefois son avoir.

Et Jean, tâcheron le jour et braconnier la nuit, combattait de son mieux la misère, maîtresse du logis.

Une seule joie était en lui, une seule clarté brillait dans les ténèbres de sa dure existence.

Il aimait Berthe Regnard, la jolie fille brune du garde ; il l'adorait, commettait les pires imprudences pour la voir seule, pour l'entretenir, durant trois minutes, de choses souvent banales.

Mais, tandis que ses lèvres disaient ces paroles vaines, ses grands yeux bleus parlaient l'ardent langage de son âme.

Et Berthe Regnard n'était pas insensible à cet amour chaste, mais deviné si puissant.

Elle eût épousé volontiers Jean Ledru, malgré l'infériorité de sa situation, sans l'opposition autoritaire et formelle de son père.

Malheureusement, l'opposition du garde venait de se fortifier encore d'une sorte de haine naissante.

Il se jura d'éloigner pour toujours Jean Ledru en le pinçant à la première occasion.

Quelques jours s'écoulèrent sans que les deux ennemis se rencontraient.

Un après-midi, comme le garde s'était rendu au hameau, il se trouva tout à coup nez à nez avec le braconnier.

— Bonjour, fit celui-ci un peu rogue.

Regnard ne répondit pas, n'eut même pas un regard pour le jeune homme.

— Pas seulement poli ! maugréa Ledru.

— On ne te demande pas l'heure qu'il est !

— N'importe, il faut que je vous parle quand même : ça vous fera comprendre que les braconniers sont tout de même bons à quelque chose.

— Tenez, un conseil : allez donc voir du côté de la Pierre aux fées, c'est d'endroit de la forêt où vous ne mettez jamais les pieds parce qu'il n'y a ni lapins ni collets.

— C'est mon affaire !

— Possible, n'empêche qu'hier j'avais à la fois malandrins qu'ont des drôles de figures et qui se renseignent sur les maisons où y a p't'être des picailleurs à ramasser.

— Des maisons où n'y a qu'une femme ou une fille toute la journée ; autrement dit, des maisons sans défense.

— A votre place, je tâcherais de savoir où ces bandits-là se sont terrés.

— Vous m'avez prévenu... à revoir !

Et Ledru tourna brusquement les talons.

Le garde réfléchit un moment ; frappé par l'importance de l'avertissement, il se promit de veiller. Sa fille était souvent seule au logis.

Puis une idée nouvelle jaillit tout à coup de son cerveau.

L'histoire de Jean Ledru, c'était une ruse, un truc pour l'éloigner du lieu de ses exploits habituels. Mais, très fin il ne s'y laisserait pas prendre. C'est lui, au contraire, qui pincerait le mystificateur.

Après avoir réglé l'affaire qui l'appelait au hameau, il repartit vers la forêt, très ostensiblement.

A trente mètres de l'orée, il s'embusqua.

Comme le soleil commençait à descendre sur l'horizon, Jean Ledru parut, s'engagea dans les bois par un sentier peu frayé.

Il tenait à la main une trique énorme en coudrier.

Regnard ne s'en émut pas ; il avait son fusil.

Pas à pas, tout un Peu-Rouge, il fila le braconnier prêt à le prendre en flagrant délit et à l'arrêter.

semblait privé de connaissance. Au milieu de la salle, parmi la table et les chaises renversées, Jean Ledru était aux prises avec un bandit à face sinistre.

Sa trique de coudrier gisait plus loin, hors de sa portée.

Regnard s'élança courageusement à son secours.

Au même instant, une sorte d'ouragan de bruit retentit. Le bravo n'eut pas le temps de se retourner, atteint d'un coup de couteau dans le flanc gauche.

Son adversaire se riva le lendemain, écarta violemment Regnard de son bras armé de la lame meurtrière et s'enfuit dans les ténèbres.

Une détonation retentit ; le garde avait tiré sur l'homme au jugé.

Puis un grand silence angoissant s'établit.

Et, tout à coup, Berthe, revenue à elle, vint se jeter à genoux devant Jean Ledru, baigné de souffrance.

Regnard se pencha sur lui, l'enleva dans ses bras robustes, le porta sur son lit.

Un instant plus tard, le garde disait, la voix attendrie, tout en pressant la main du braconnier :

— Te désole pas, mon gas, tu gueriras, et toi de Regnard, l'aurelle à la belle... ta Berthe, l'aurelle, qu'il t'embrasse... Celle que nous adorons tous deux. Je te la donne, je te la donne !... Embrasse-moi !

Et le rude garde se pencha, regardant le bavier reconnaissant du braconnier sanglant et blême.

LA Chanson du Cabri

Pour faire diversion, sans doute, à la causerie aride du dîner, qui avait roulé sur le bilan de la marine, les chemins de fer éthiopiens, la crise orientale, choses fort ennuyeuses, je vous assure, que l'un se mit à parler musique.

Ce furent d'abord des appréciations plutôt superficielles sur Beethoven, Wagner, Chopin et Sébastien Bach, la musique sublime, des appréciations toutes faites qu'on puisse dans des manuels d'art et que tout homme du monde d'art énoncer de temps en temps pour faire valoir la supériorité de son esprit. Mais, sous l'action des vins fins, le sujet de conversation se dégradait ; il ne fut plus que question de musique cocasse, primaires, l'opéra-buffe, Offenbach, les flonflons modernes du café concert, et un de mes amis dit :

— Le chef-d'œuvre du genre, c'est la "Chanson du Cabri" de Fernand Variou... Je suis persuadé que cette petite machine-là, qui n'a rien de rien du tout, demeurera aussi longtemps que certains gros morceaux classiques du répertoire... Je ne sais rien qui soit d'une verve plus entraînante que le refrain, par exemple :

Je suis le cabri rigolo, Qui veut pas qu'on mette de l'eau Dans son bon petit lolo...

C'est d'une gaieté nature, un peu folle, mais si jolie !... Car il y a des gaietés laides, vulgaires, et il y a des gaietés... Je suis de ceux qui considèrent que, pour mon âme, certaines choses ont des "aspects physiques" de personnes... Et je ne trouve pas que cela soit si subtil que cela en l'air au premier abord... La joliesse d'une gaieté, pour moi, c'est pareil au rayon intérieur qui se faufile dans l'ombre de nos pensées et y mettrait de la lumière dorée...
— Poète ! raila d'une voix étrange le petit Bollère qui se dressa brusquement et alla s'accouder à la fenêtre ouverte.

L'admirateur de la "Chanson du Cabri" continua :

— Quel motif d'une bouffonnerie délicate, par moments !... Je parie que ce sacré Variou devait avoir son pompon quand il a pondu cette musique si torquante... Ah ! mais au fait, dis donc, Bollère, tu l'as très bien connu, tu ? Variou ! Tu étais même un de ses intimes !... Et si je ne me trompe, il t'a dédié la "Chanson du Cabri" !... Quel titre c'était donc !... Vraiment aussi rigolo que sa musique ?... Bollère, interpellé, ferma la fenêtre lentement, comme s'il voulait se donner le temps de préparer une réponse ou de cacher quelque émotion, et vint à nous. Je remarquai qu'il avait les yeux mouillés.

— Variou !... Oh ! un charmant garçon, dit-il... Et un si beau caractère !... Nous nous aimions si sincèrement !... Une de ces superbes natures d'artiste noble, admirable, dont la graine me paraît devenir de plus en plus rare... Une âme d'élite !... Mais qu'est-ce que vous prend ce soir ?... Pourquoi donc remuer ces vieilles poussières !... Voilà déjà cinq ans que mon pauvre Variou s'est fait sauter la cervelle.

— Comment ! l'est tu ?... On avait parlé d'un accident de chasse !...
— Il s'est bel et bien tué dans un accès de neurasthénie... Depuis quelque temps, il était sujet à des crises de désespoir qui nous

effrayaient... Il demeurait des heures entières morne, sans articuler un mot et le yeux hagards qui se voilaient de larmes tout à coup, on ne savait trop pourquoi... Cependant, le succès lui était venu ; il gagnait beaucoup d'argent ; toutes les jolies divettes se disputaient l'honneur de roucouler sa musique...
— Oh ! par exemple !... Un tueur, Variou !... Mais sa "Chanson du Cabri" est pleine d'éclats de rire...
— C'est simplement qu'un artiste ne doit jamais être jugé selon son œuvre... Ainsi, c'est la "Chanson du Cabri" si va sa vie ?...
Mais Bollère s'interrompit, parut regretter d'en avoir trop dit, et il ajouta :

— Si nous faisons un poker ?...
— Ah ! mon cher, tu nous a fait venir l'eau à la bouche avec une histoire, cette "Chanson du Cabri" ?
— Une histoire !... C'est à dire que... Mais, voyez-vous, ce n'est pas très gai... Je n'ai jamais voulu vous en parler parce que ça me fait vraiment trop de peine de me rappeler... Je ne sais pas pour quoi vous en parleriez aujourd'hui... Les lions ça tranquille, vous en avez ?... D'autant plus que je suis d'habitude, ce soir... Déjà tout à l'heure, lorsqu'à propos de Variou, Raoul nous parlait des gaietés jolies, j'ai eu envie de pleurer... C'est pour quoi je suis allé à la fenêtre...
— Voilà qui est stupéfiant !... Si j'aurais jamais supposé qu'il puisse être question de larmes au sujet de la "Chanson du Cabri" ?
Bollère s'assit, se prit le front entre les mains, parut faire un grand effort pour se dégage d'un souvenir angoissant et parla d'une voix étranglée :

— Je ne veux pas que vous reprochiez de me faire prier... Je vais vous dire dans quelle circonstance joyeuse Variou a composé la "Chanson du Cabri"...

être. "Avoir des bras, de la santé et laisser sa mère mourir de faim ? Ce qu'il m'a répété souvent ça en sanglotant !... Pas un sou chez eux, un vieux piano et des toiles d'araignée, quand la maman est tombée... L'hôpital en perspective !... Ah ! si vous l'aviez vu à ce moment là !...
Une voisine charitable est venue au chevet de la malade et mon Variou est parti en courant comme si la peste s'était mise à ses trousses... Lorsqu'il est rentré, j'étais là : j'ai vu la perdre haleine... J'ai bien cru que la catastrophe serait complète et qu'il fuirait à l'intérieur le malheureux... Il s'est jeté sur sa mère qui le regardait avec des yeux éperdus :

— "On aura des sous, demain, tu sais... C'est vingt francs !... Cent vingt francs, si ça plait, si c'est réussi !... Je viens de chez Marval, l'éditeur de la rue Saint-Denis... Il veut une chanson rigolote, très rigolote, pour être chantée dans un opéra-bouffe pour les Variétés qu'on va lancer avec du t-m-tam... Tout est prêt : on n'attend plus que la chanson... Celles qu'on présentées ne plaisent pas... Je suis certain que je va faire quelque chose d'épatant... J'ai les paroles... Ça s'appelle "La Chanson du Cabri"..." C'est l'histoire d'un Cabri autoritaire qui ne veut pas qu'on lui serve de lait mouillé... Comme tu vois, c'est d'une poésie palpitante !... Allons, ris un peu, maman, voyons !... Puisque je te dis que je va leur mettre là-dessus une musique torquante... Et je sens toute dans ma tête... Et je serai payé tout de suite... C'est vingt francs !... Pense donc !... Tu en aurais dix bouillons et des côtes-lettes avec ça !... Et puis, j'en ferais d'autres chansons pour d'autres cabris, tu verras !... N'est-ce pas, Madame, qu'elle va bien mieux depuis ce matin !... Demain, je vendrai avec un franc-decin, mais je suis sûr que ce sera bien inutile... Ce n'est qu'un malaise causé par l'ennui, certainement... Le mauvais sang... Le mauvais sang..."

Il y a des maux physiques bien étrangement terribles, et celui de cette pauvre femme ne fut que la continuation matérielle du mal moral dont elle avait tant souffert. Je la revis encore, le visage légèrement enflammé et enflé comme par un commencement d'erysipèle. Elle sourit. Oh ! ce sourire !...
Alors, en affectant une joie très vive, Variou alla s'asseoir devant son vieux piano, chercha des nuances cocasses et, de temps en temps, pour juger d'une tonalité, cria les paroles idiotes de la chanson :

Je suis le cabri rigolo, Qui veut pas qu'on mette de l'eau Dans son bon petit lolo...

La voisine s'était retirée et, par conséquent, Variou, après avoir chanté, se retourna vers sa mère :

— "C'est tapé, hein !... Ça me change un peu !... Je ne te vois pas, mais je parie que tu te gondoles dans ton coin..."

La ma-hureuse ne se "gondolait" pas du tout ; elle avait un petit soufre rauque, irrégulier. Elle devint pâle, puis, le matin, on la trouva morte... Je m'étais assis auprès d'elle, ne croyant, moi aussi, qu'à un malaise passager, et, à un moment, j'entendis qu'elle murmurait :

— "Allons, mon petit... mon petit, mon petit..."

— Mais, dites donc, tout ça est loin d'être folâtre, vous savez !... Si nous faisons ce poker !... Germain, apporte-nous les cartes...

L'ARMURIER DE SUSE.

Le P. Scheil réserve à ses confrères de l'Académie des inscriptions, pour leur rentrée des vacances de Pâques, une communication des plus savantes certes, mais aussi des plus pittoresques annoncée le "Figaro" !

Les exploits de la bande de Montgeron et de Chantilly, les brownings et les carabines dont nous avons eu la communication, car elle concerne la boutique d'un armurier.

Cet armurier, il est vrai, était établi assez loin de Paris et il y a assez longtemps ; il vivait à Suse en l'an 3000 avant notre ère.

Mais c'est beaucoup à cause de cela qu'il sera intéressant d'apprendre ce que pouvaient piller chez lui pour leurs équipées les bandits du temps, car hélas ! il y avait déjà des Carouys, des Bonnots et des Garniers en l'an 3000.

Or le P. Scheil, dont on connaît les belles explorations en Perse, a eu la chance d'y retrouver l'installation d'un armurier suse, et c'est sa visite chez cet armurier qu'il va raconter à l'Institut.

L'armurier de Suse, le bar de Pompei montrent combien la vie d'autrefois ressemblait à la nôtre. Qu'est-ce qui fut ? ce qui est. Qu'est-ce qui sera ? ce qui fut, dit la sagesse de l'Ecclésiaste.